

Denise Vincent

---

***L'INCESTE.  
FANTASME OU RÉALITÉ.***

---

L'interdit de l'inceste ne figure pas parmi les dix commandements. Ce qui est la partie émergée de l'iceberg, sa partie visible, est le « tu ne tueras point », parce que meurtre et inceste sont les deux faces d'une même médaille : le meurtre est toujours de l'inceste agi. C'est l'accomplissement de la fusion incestueuse avec l'objet détruit dans l'acte extrême de sa destruction.

De même que le père n'est pas libre de s'affranchir de la question de son identification à son propre père, de même le fils ne peut pas ne pas rencontrer, en vue de la construction de sa personne, la problématique du père, laquelle est à la base du processus identificatoire. Ceci nous conduit à l'interdit inhérent à la fonction du père, l'interdit de l'inceste.

Si l'inceste dans les faits, comme passage à l'acte, occupe de nos jours le devant de la scène, c'est que l'interdit de l'inceste dans sa version psychique est bien plus difficile à saisir. Des interdits, personne ne veut et pourtant personne ne peut prétendre en faire l'économie.

L'interdit est contre la nature, il bouscule l'indifférencié. C'est le collage qui est naturel, l'enfant collé à sa mère. C'est l'interdit qui va faire qu'un paquet de viande devient un sujet. Cet indifférencié, c'est ce que m'a fait entendre un homme qui faisait des avances non déguisées à la fille de sa femme, âgée de 13 ans. Cet homme dénoncé par sa femme, j'avais cru bon de le convoquer. Dès la salle d'attente et devant la mère et la fille, il avait déclaré. « De la vieille carne, (en montrant sa femme) ce n'est pas fameux, du veau, (montrant cette jeune fille) c'est meilleur ». Ces propos cyniques étaient souvent tenus devant ses camarades de beuverie. La mère, femme extrêmement froide, m'avait expliqué que

pour être accepté dans le collège religieux où elle avait mis sa fille, il était de bon ton pour les élèves d'avoir un père... Elle n'aimait pas les hommes et avait éjecté rapidement le géniteur de l'enfant. Elle, pas plus que ce beau père incestueux, ne respectait la loi symbolique.

Chez l'obsessionnel, ce n'est pas le fantasme de l'inceste qui est le plus rapidement repérable, c'est celui du meurtre. Le meurtre accompli est la hantise de l'obsessionnel. Il ne sait jamais si, sans s'en être aperçu, il n'aurait pas perpétré un meurtre, celui de son père. Dans une cure, un des premiers rêves apportés par le patient, met en scène l'enterrement de son père. Il est avec des camarades et ne peut s'empêcher de rire avec eux et trouble la cérémonie. Dans la réalité, ce patient n'a aucun camarade ni ami et il mange seul au restaurant de l'entreprise, contrairement aux habitudes. On voit comment le refus de toute sociabilité le prémunit de rire avec des camarades, alors que le rire lui-même le dénoncerait aux yeux de tous comme l'assassin de son père. La surface du fantasme apparaît dans un autre rêve. « Il est dans un bordel, éclairage suggestif, voile, ombre. Une jeune fille très belle attend appuyée le long d'un pilier. Il la désire, mais son attention est attirée par ce qu'il voit sur le sol, des pénis épars difficiles à repérer.

Il est pris d'un profond malaise, quand il reconnaît dans cette jeune fille, sa propre fille de douze ans. Cette enfant, pour toutes sortes de raisons dont je ne parlerai pas, se présente comme une débile. Il y a un savoir auquel elle ne peut pas avoir accès. Là encore la crudité du fantasme montre l'imminence de l'acte incestueux chez un homme qui ne s'autorise les relations sexuelles qu'avec les prostituées. Malgré les précautions dont il s'entoure, son refus de la castration ne le met pas à l'abri des manifestations d'un surmoi féroce qui fait resurgir de plus belle la menace de castration. Tout cela pour vous faire percevoir, comment le désir incestueux et le fantasme du meurtre même refoulés ne perdent rien de leur virulence et sont toujours là, actifs dans l'inconscient. Ce sont eux qui font les symptômes et par leur intermédiaire celui de leurs enfants.

Il faut trois générations pour savoir si l'interdit a été agissant, si la castration a été accomplie.

Que se passe-t-il quand c'est dans le réel que le père incestueux passe à l'acte ? Tous les pères incestueux sont-ils pervers ? Il est difficile de donner une réponse univoque. Une partie des pères incestueux se caractérise par une vie affective pauvre et frustrée, c'est souvent dans un état

addictif intense qu'ils passent à l'acte. Je me souviens d'un facteur qui accompagnait sa tournée de nombreuses libations. En rentrant il violait une de ses filles, après avoir mis sa femme et ses autres enfants à la porte. Il était lui-même fils d'alcoolique et avait connu de ce père toutes sortes de violence. La transgression est comparable au désaveu, nous voyons que le meurtre du père se fait à travers la transgression à la loi. Il n'était pas impossible que ce père violeur cherchait à régler ses comptes avec son propre père. En s'en prenant à ses filles, c'était peut-être aussi sa propre culpabilité d'enfant violé qu'il voulait atteindre. Seule la traversée de l'oedipe et de la castration donne accès au père mort, au père selon la loi. Le père transgresseur est un fils qui n'a connu que l'arbitraire paternel et non pas sa loi.

La loi de la prohibition de l'inceste donne à notre inconscient son lieu, sa structure. Le pervers, par son désaveu, met en cause cette loi. Le pervers laisse la prépondérance au pénis, organe de plaisir, au détriment de ce qui met en place le symbolique, c'est-à-dire l'assomption du phallus comme lieu du désir en suspens.

Le plaisir que Gide prenait avec les jeunes garçons trouvait toute son intensité dans la précipitation. Il les poursuivait à la course. A quelques jours de sa mort, il écrivait dans son Journal avec complaisance comment leur fuite l'excitait. Il avait 80 ans, et il avouait avec fierté que si son médecin s'inquiétait pour son coeur, il le devait à ses galops pour rejoindre ses jeunes amants. Ce qui rend, malgré tout, ce pédophile célèbre sympathique c'était évidemment sa conviction d'apporter du plaisir à ses jeunes partenaires même quand il était un vieillard malade et décharné, c'était aussi son immense talent à nous rendre familière sa réalité sexuelle. Il a été l'objet brillant d'une mère austère et sans attrait. Il semble que le pervers ne puisse faire autrement que d'organiser une réalité scopique nécessaire à la structuration de son désir. Il semble que Gide accueille en lui une jouissance femelle de l'autre qu'il devient, à la condition d'un clivage entre amour, qu'il réserve à sa femme qui a consenti à un mariage blanc, et jouissance, qu'il cherche avec des personnages successifs, jeunes garçons dont il accepte la vénéralité.

Le film de Patrick Collard, témoigne du même clivage dans sa relation avec une femme qu'il aime, et sa recherche frénétique du plaisir avec des hommes. C'est la version hard de ce clivage qui va jusqu'à la partouze et « l'oubli » de toutes protections contre la contagion du sida. Hervé Guibert a décrit un univers semblable et, lui aus-

si, avec beaucoup de talent. L'écriture ou l'image cinématographique leur permet de mettre en scène le regard du Grand Autre « celui qui voit le sujet regardant ». C'est ce regard que vise le défi. A cet Autre qui est l'Autre de la mort, il emprunte l'oeil. C'est ce regard que vise le défi. Ce qu'ils ne cessent de désavouer, c'est la castration, et cela aux risques de leur propre mort. La maladie du sida est leur ultime défi, même si elle leur est d'autant plus intolérable qu'elle atteint leur image narcissique.

Le drame du pervers est de n'avoir pu faire face à la menace maternelle et se référer à un père en tant qu'agent de la castration et support de la loi. La mère a été leur complice à dénoncer la loi du père. Ils ont été fixés dans leur rôle d'objet de plaisir au regard de leur mère. Il n'y a nullement absence de référence au père - on sait par exemple que le père de Gide a été un père particulièrement attentif - mais déni d'une telle référence. Un tel déni met en cause la légitimité du droit conféré par la filiation. Naïvement, Paul appelait son fils André Gide « mon petit ami ». On voit que Paul Gide, lui même, avait du être un éternel fils et se posait auprès de son propre fils, comme un grand frère Or, nous le savons, la psychanalyse vise le processus de reproduction de cette filiation. L'ordre généalogique et la filiation soutiennent un ordre lié à la parole, à l'ordre du langage. Le principe de filiation qu'est ce que c'est ? Le concept de généalogie est que les fils succèdent au père, on voit les dégâts qu'apporterait le clonage à ce principe incontournable de la généalogie. L'enjeu de l'interdit de l'inceste, c'est la capacité pour chaque être humain d'entrer dans des liens de filiation. Le droit et la psychanalyse ont un point de rencontre : le réglage de la subjectivité.

Le nom est un rapport nécessaire avec une représentation du père. C'est l'institution du nom qui constitue l'arrimage du sujet. Le nom met en scène de façon abrégée la légalité d'une appartenance à l'humanité, c'est à dire celle des sujets parlants. Le nom dès la naissance va donner accès au petit sujet à sa place de vivant et en même temps inaugure sa carrière de mort.

Lacan, dans les Noms du père, dit : « ce qui attend la lecture c'est à ce niveau que se situe le nom. Ce père est à situer dans son progrès sur trois termes : la jouissance, le désir et l'objet ». Lacan met l'accent « sur la mise au pied du mur, la mise au pied de la lettre ». C'était devant ce Dieu que Freud s'était arrêté. Dans le texte biblique, au chapitre de l'Exode était écrit : « Quand tu iras vers eux, tu leur diras que je m'appelle

Ayoun, c'est à dire les lettres, je suis ce que je suis. » En désignant les lettres qui composent le nom (dans la langue hébraïque, il s'agit des consonnes puisque les voyelles ne sont pas écrites dans cette langue). Par ce rappel mythique, Lacan rappelle ce qu'est le processus d'écriture de l'inconscient.

Qu'est ce que l'inconscient ? Freud nomme inconscient l'instance constituée d'éléments refoulés qui se sont vu refuser l'accès au préconscient. Ces éléments sont des représentants pulsionnels qui obéissent aux mécanismes des processus primaires. Pour la psychanalyse contemporaine, c'est à dire lacanienne, l'inconscient est le lieu d'un savoir constitué par un matériel littéral, en lui même dépourvu de signification, organisant la jouissance et réglant le fantasme ainsi qu'une partie de l'économie organique. L'expérience analytique est celle où le sujet est confronté à la vérité de sa destinée, nouée à l'omniprésence des discours où il est constitué La loi symbolique fonde l'alliance et la parenté Cette loi est identique à l'ordre du langage Le signifiant constitue un réseau qui distingue des places différentes. Ces places sont régies par l'ordre phallique. L'unité fonctionnelle dans l'organisation de l'inconscient n'est pas le phonème mais la lettre. La lettre s'offre comme pur symbole. La lettre en tant qu'élément de la chaîne signifiante est en elle même sans signification, mais elle prend valeur de pouvoir faire irruption dans la langue parlée avec le lapsus et le mot d'esprit et manifeste quelque chose d'un désir refoulé, interdit.

Quel va être pour le système symbolique l'effet de l'inceste réalisé. Qu'est-ce que la transgression produit comme effet de langage ?

Charles Melman disait dans son séminaire « Refoulement et déterminisme des névroses » que le caractère pathogène des incestes effectivement réalisés tient vraisemblablement dans ce cas à une confusion du Grand Autre avec l'objet a. « Le névrosé préfère l'amour du père au prix que nous payons pour lui, c'est à dire le malaise dans la civilisation, même si ce malaise est synonyme de notre insatisfaction sexuelle ».

Le pervers met sa préférence à tout ce qui satisfait son plaisir.

L'enfant victime du pervers fera à jamais confusion entre l'objet petit a, cause de son désir et le grand Autre qui reste pour lui hors de portée. Il se verra frustré dans son plaisir sexuel et privé de ce grand Autre dont il attend en vain la protection. Pour lui le ciel est vide.

L'oedipe fait du père mort la cause et l'agent de la normalité psychique. L'oedipe met en place l'étalon de la valeur commune aux deux sexes : le phallus.. Mais si pour l'enfant victime d'abus sexuel, l'oedipe ne représente plus la référence commune, il n'est plus marqué par l'interdit et il est happé par un grand Autre sans frein et sans limite. La filiation oblige à concevoir la clinique, comme clinique de la loi, c'est à dire à mettre l'interdit et la fonction du père dans la perspective de triangulation du sujet.

De nos jours, dans un climat de complicité et de délinquance généralisée, la fonction du père est ravalée au rang de mesure thérapeutique. La notion « d'intérêt de l'enfant » donne lieu à des initiatives assez discordantes avec la vérité de l'enfant. C'est ainsi qu'on a vu naître au plan international à l'UNESCO ce qu'on appelle « Les Droits de l'enfant ». Françoise Dolto en janvier 1990, à l'occasion d'un colloque avait déclaré « les enfants sont le Tiers État de la Nation ». Cela procède d'une certaine démagogie de lancer des slogans « psy » qui donnerait à entendre que le petit sujet pourrait s'autofonder et, devant la débandade des adultes, aurait à assumer sa propre subjectivation. Il est bien certain que cette image est pour l'enfant impossible à assumer, elle court-circuite les procédures d'identification et laisse l'enfant sans

recours.

Il y a quelques jours une élève de troisième, en plein désarroi du fait du divorce de ses parents, a été adressée à une avocate par l'assistante sociale de l'établissement scolaire où elle se trouvait. Cette avocate était censée la représenter au procès en divorce de ses parents.

Est ce bien la place de cette jeune fille d'être mise en tiers dans le conflit qui oppose ses parents, alors qu'elle est elle-même en plein désarroi et en phase de desubjectivation, faute de modèle identificatoire..

Un autre exemple du débridage permanent dans nos sociétés modernes a été la controverse à propos du procès et de la condamnation de deux membres du groupe NTM( nique ta mère ) pour incitation à la violence contre des fonctionnaires municipaux, par le Tribunal de Toulon, ville qui a une municipalité d'extrême droite. Un hebdomadaire a titré : « la prison pour NTM : l'insulte faite aux jeunes ». Il est quand même réconfortant de penser que ce sont les lecteurs eux-mêmes de ce journal qui ont renvoyé la rédaction à un peu plus de mesure. « Gare au jeunisme et à la démagogie facile... » « C'est votre discours qui

favorise les idées du FN » « NTM n'est comparable ni à Brassens, ni à Malraux »...

Raymond Devos invité à donner son point de vue a déclaré : « Nique ta mère, j'aime pas ça du tout. C'est un mot de passe qui a quelque chose de dégradant. Je m'étonne toujours quand quelqu'un viole le sens moral...Il faut pousser des cris d'alarme » On n'en attendait pas moins de quelqu'un qui sait ce que c'est que le langage et les lois de la parole.

Le langage ne scelle ni ne montre, il donne à entendre.

Autrement dit à ce qui est tu, l'alternative n'est pas à la monstration.

Les films pornographiques, nous le savons, annule les effets de la parole. Mais ne libère pas des effets du refoulement Ce à quoi nous invite la psychanalyse, c'est à un autre usage du langage. Les NTM, avec leurs incantations, ne sont pas les meilleurs outils pour lever notre refoulement oedipien. La levée du refoulement, dont on peut légitimement penser qu'elle est homogène avec la levée de la névrose, selon le concept freudien, ne veut pas dire que tout serait à dire ou à montrer.

Ce qui entretient notre névrose et notre insatisfaction sexuelle, c'est notre amour du père, notre hommage rendu au père. Le mythe individuel du névrosé consiste à attribuer à des incidences diverses la cause de notre insatisfaction. C'est ce que Freud a appelé le traumatisme qu'on peut attribuer à : insuffisance de l'amour maternel, à la naissance d'un frère ou d'une soeur, au traumatisme sexuel, etc.. Freud l'a appris à son détriment, le traumatisme sexuel fait aussi partie des mythes longuement cultivés dans l'analyse au début du siècle. Freud s'étonnait lors de ses premières cures du nombre élevé de pères présentés par ses patientes comme de vils suborneurs. Il lui a fallu un certain temps pour comprendre qu'une partie d'entre elles, mêlait leur fantasme de séduction oedipienne du père à la fable du père séducteur. Pourquoi est-ce que j'insiste tant là dessus ? Parce qu'il y a autour d'affaires incestueuses réelles, une énorme irruption de fantasmes chez les travailleurs sociaux et pourquoi pas chez les psys et les fonctionnaires judiciaires. Nous devons avoir toujours présent à l'esprit qu'un interrogatoire maladroit, une attitude d'apitoiement inconsidéré peut favoriser « l'aveu » et une mise en accusation erronée. On sait combien le délit de « sale gueule » peut peser lourd dans une mise en accusation.. Je sais aussi les très grands progrès accomplis dans la formation du personnel judiciaire qui les a rendus plus prudents, plus compétents.

Si nous remontons quelques années en arrière, l'interrogatoire de très jeunes enfants n'était pas rare. Je me souviens du récit d'une femme très touchante qui racontait avec horreur qu'à quatre ans, interrogée par les gendarmes, elle avait été témoin à charge contre son père accusé de viols répétés de sa soeur aînée. Comment pouvait-elle comprendre qu'elle avait participé à la mise sous les verrous d'un père qu'à son âge, âge oedipien par excellence, elle aimait. C'est au parloir de la prison qu'elle s'était sentie écrasée de culpabilité. Elle avait pris une telle horreur du savoir que malgré toute sa bonne volonté elle était restée une élève médiocre et plus tard, quand elle est devenue à son tour mère de famille, elle ne réussissait pas à faire sortir ses enfants d'une véritable phobie de tout travail scolaire et de tout savoir constitué..

J'ai eu des entretiens avec une femme dont les deux enfants garçon et fille, se retrouvaient chaque nuit et se livraient à des jeux sexuels. Elle se déclarait incapable de leur faire respecter les limites et élevait toutes sortes d'objections à la séparation de ses deux enfants alors que la maison était suffisamment grande pour les loger à deux étages différents. Elle m'a appris par la suite, qu'elle-même avait eu un frère aîné, arriéré mental, qui lui « imposait » des relations sexuelles qu'elle croyait ne pas devoir lui refuser parce qu'il était « si malheureux ». Ce garçon auquel la famille n'avait apporté aucune limite avait été placé à l'hôpital psychiatrique du fait de ses violences et il s'y était rapidement dégradé. Ce rapport pervers à ce frère aîné induisait le regard pervers qu'elle portait sur ses propres enfants et sa complaisance à y retrouver une jouissance interdite.

Les relations incestueuses entre frères et soeurs ne sont pas rares mais n'en ont pas moins des effets ravageants. Une femme portugaise avait fui son village et était venue en France à la mort de son frère. Elle se sentait obscurément fautive de la mort de ce frère alors qu'elle l'avait accompagné dans sa maladie avec le plus grand dévouement. Elle avait entretenu avec lui une relation très tendre depuis son enfance. Elle ne dit jamais si cette relation se transforma en relation incestueuse autrement que dans son fantasme. Pour se punir elle avait épousé un homme de son village, particulièrement frustré, et qu'elle n'aimait pas. Le premier enfant était psychotique et c'est lui que je prenais en psychothérapie. Le père rejeté s'enfonçait dans l'alcoolisme. Elle-même, enfin gratifiée par la venue d'une jolie

petite fille, continua de refuser toute possibilité de bonheur et se laissa mourir d'un cancer.

Parmi les immigrés, nous rencontrons parfois des symptomatologies qui rappellent celles des malades de Freud au début du siècle. Une autre femme portugaise se disait « être une sainte » parce qu'elle prétendait que les habitants de son village demandaient à Rome son procès en béatification parce qu'elle avait réussi à résister aux violents assauts d'un oncle. L'état de sa petite culotte avait été la preuve de l'énergie qu'elle avait déployée pour se défendre. Elle vivait en France avec un mari qu'elle méprisait et qu'elle soupçonnait d'éprouver des intentions coupables vis à vis de leur fille unique. Cette enfant de 13 ans se débilitait. Elle ne pouvait rien ignorer de cette légende tant de fois répétée. Se débilitiser, était sa façon d'échapper aux fantasmes hystériques maternels.

J'ai reçu une jeune et jolie adolescente, à la demande de sa mère. Elle soupçonnait le père de l'enfant qui prenait chez lui sa fille un dimanche sur deux, à la suite du jugement en divorce de ses parents.

Elle l'accusait d'entretenir des relations perverses avec sa fille qui le niait et qui réclamait de voir son père. La mère tirait sa certitude de ce qui n'était probablement chez elle que fantasme, c'est-à-dire du fait que son mari avait lui-même été l'objet sexuel d'un père pervers.

Qu'attendait-elle d'une thérapeute qui aurait joué le rôle de vigile, qui aurait eu à dénoncer un père qui allait inéluctablement être coupable ?

L'enfant, elle, se taisait et dessinait imperturbablement des paysages poétiques et déserts. Quelle identification était-elle possible pour cette enfant ?

Le fantasme fait fi du principe de réalité. Tout dit la fragilité des témoignages. La réalité psychique n'est que l'appréciation de la réalité à travers l'écran du fantasme. Il est des mères et des filles capables de faire naître un climat de suspicion sur tout leur entourage.

Rien de tel qu'un couple mère-fille pour mêler le fantasme et la réalité de façon si étroite qu'elles mêmes n'arrivent plus à s'y reconnaître. Au cours d'une analyse, une jeune fille de 23 ans qui réussit brillamment sa vie professionnelle, se plaint de rester frigide dans ses relations amoureuses. Mère et fille attribuent les difficultés sexuelles de la fille à une relation précoce qu'elle aurait eu quand elle avait quatre ans avec le fils de la gardienne de la résidence, de dix ans son aîné. Elle faisait du vélo dans le jardin et ce garçon l'aurait attirée dans une remise pour se livrer

avec elle à des jeux érotiques. Le témoignage de la patiente est d'une grande imprécision. Chose étrange son frère a le même âge que le fils de la gardienne et elle a eu avec lui une relation très tendre. La mère à qui elle raconte ses séances, insiste sur la véracité de cette séduction, alors que la patiente a bien du mal à reconstituer le puzzle.

J'ai l'étrange impression que la mère cherche à occulter une histoire plus trouble autour d'une relation avec ce frère aîné. C'est sur ce point d'énigme que l'analyse s'interrompt, comme s'était interrompue l'analyse qu'elle avait entamée avec un homme l'année précédente. Elle est retournée à l'atmosphère de serre chaude avec sa mère et son frère aîné qui habitaient à peu de distance les uns des autres, pendant que le père absorbé par son travail, restait tenu à l'écart. Il n'est pas rare que ce soit sur de semblables points d'énigmes que bute l'analyse.

Une jeune femme en analyse, déjà depuis quelques mois, fait un jour une allusion très rapide au fait que quatre de ses frères aînés avaient eu des relations sexuelles avec elle qui était la plus jeune d'une famille très nombreuse. Elle énonce cela sans émotion apparente et se défile s'il est fait allusion à ce qu'elle a dit. Est-ce réalité ou fantasme ?

Elle est très séductrice et elle entend rester maître des situations assez rocambolesques dans lesquelles elle se met souvent. Sa vie professionnelle l'a fait vivre au contact d'enfants très perturbés. Elle se montre en général compétente, organisée, elle déploie une très grande énergie, puis il arrive qu'elle se sente piégée dans des situations qu'elle a elle-même créées et dont elle se sent incapable de sortir. Alors elle tombe malade, met sa vie en danger. Elle souffre de douleurs vertébrales et d'une intense contracture au bras qui déconcerte les médecins et qui ressemble beaucoup à un défi qu'elle leur lance d'avoir à la guérir. L'hypothèse qui peut être formulée au sujet des viols répétés des quatre frères, c'est qu'ils ont été pour elle l'occasion de ressentir un sentiment de maîtrise et de toute puissance : elle est en effet remarquablement séductrice, et a d'autres occasions de se ressentir dévalorisée, humiliée avec le recours aux processus de somatisation qu'elle a toujours présenté depuis l'enfance, allergie, asthme, intenses fatigues. Ce qui a pu lui permettre de sortir de sa position dépressive, d'avoir été traitée en pur objet, est de se bercer de l'illusion qu'elle restait maître du jeu. Chez elle, encore, réalité et fantasmes sont intimement liés. Elle est passée aussi par des phénomènes de dépersonnalisation. Au sortir de

son travail, après un déménagement relativement récent, il lui est arrivé de perdre les repères de son domicile, d'oublier totalement son adresse et de passer à plusieurs reprises devant son immeuble sans le reconnaître. Faute d'avoir eu un père qui dise non à l'inceste répété sous son toit, on voit comment opère la perte de ses repères dans le réel.

Je vais parler un peu plus longuement d'une jeune fille que j'ai suivie quand elle avait 14 ans, au moment où elle venait de sortir d'une maison de repos après une dépression sévère et une longue période d'anorexie. Nathalie occupait une place à part dans une fratrie de quatre enfants dont elle était la deuxième. Sa soeur aînée était la fille légitime d'un premier mariage de la mère. Le frère et la soeur cadette de Nathalie étaient les enfants légitimes du second mariage de la mère.

Nathalie avait été la fille non désirée d'un amant de passage dont elle savait très peu de choses, si ce n'est qu'il était instable et drogué.

Nathalie porte le nom du père de sa soeur aînée, qui lui a donné son nom parce qu'elle est née avant le divorce des parents. Il a reconnu Nathalie parce qu'il est plutôt un brave homme et qu'il n'a pas fait de désaveu de paternité. Quant au beau-père de Nathalie, père des deux cadets de la fratrie, il a eu des relations incestueuses avec elle de l'âge de quatre ans jusqu'à 12 ans. Photographie de profession, il prenait des photos de Nathalie dans des attitudes séductrices qu'elle apprenait en regardant les photos de revues pornographiques, ce dont sa mère n'ignorait rien.

Nathalie a donc eu trois pères. Un père qui lui a donné son nom, celui qui l'a engendré et ce beau-père enfin qu'elle a toujours appelé papa, qui lui a réservé ses perversités, qui a épargné ses propres enfants. Il faut cependant signaler le viol du garçon à huit ans par un jardinier municipal. L'affaire a été jugée et le jardinier condamné à une amende qui a été mise à la banque jusqu'à sa majorité. Cet étrange péculé était considéré par la famille comme un avantage considérable et enviable par les autres membres de la famille.

Tout cela se passe dans une commune de banlieue qui n'a pas bonne réputation. Les vols dans les magasins, non seulement ne sont pas sanctionnés par les parents mais sont au contraire organisés par eux. Ils envoient les enfants avec la liste des objets à voler. Saumon caviar sont commandés à l'avance quand on veut faire la fête.

Nathalie présentera beaucoup de symptômes et particulièrement le besoin de voler des denrées alimentaires, mais aussi des objets de luxe, par-

fum, maquillage. Elle a eu longtemps des problèmes de peau. A certain moment, son visage se couvrait d'acné.

Mais peu à peu se mit en place un symptôme beaucoup plus gênant, une boulimie. Elle s'empiffrait mais restituait immédiatement ce qu'elle venait de manger dans les WC. On s'étonnait autour d'elle qu'elle puisse rester aussi mince avec un tel régime, personne ne se doutait de ses vomissements. Je pense qu'on peut situer l'origine de ses troubles d'alimentation, qui avait commencé avec l'anorexie, dans la relation à une mère immature, fantasque et qui déversait sur Nathalie ses humeurs les plus dévastatrices. Nathalie était à son tour piégée dans les demandes maternelles d'amour et de consolation. S'empiffrer était pour Nathalie se remplir de tout ce que sa mère avait été incapable de lui procurer, sécurité et protection. Elle vivait son corps comme un organe à remplir, comme si de l'informe pouvait se faire un corps qui aurait une certaine consistance. Ce qu'elle incorporait était de l'indifférencié.

Elle le ressentait dès qu'il était en elle comme participant, au contraire du monstrueux et de l'informe et elle le rejetait violemment, avec un sentiment de grand dégoût pour elle même. Nathalie cherchait, bien sûr, un homme sur qui elle puisse s'appuyer, mais, comme pour la nourriture, son appétit était « immaîtrisable » et elle ne trouvait jamais la bonne distance. Ou elle se précipitait dans le lit d'un homme à la première manifestation d'intérêt pour elle et c'était l'échec, ou elle tombait réellement amoureuse et elle simulait l'indifférence et se montrait même agressive. On retrouve les mêmes « empêtrements » que nous venons de décrire avec l'anorexie et la boulimie.

Le grand Autre aurait, pour elle, les caractéristiques maternelles, grande bouche béante prête à l'engloutir et que nul phallus n'a réussi à barrer. C'est l'image archaïque de l'ogre et de l'ogresse qui marque, nous dit Cl Melman, immanquablement l'enfance de celle ou de celui qui a eu affaire à des parents non castrés. Seul le phallus pourrait être cet os qui empêcherait la mâchoire grande ouverte de l'Autre de se refermer. Mais avec la réalisation de l'inceste, nul père ne pouvait occuper la place de cet os dans la béance maternelle. Aucune protection n'était venue faire obstacle à l'angoisse. Si le père ne connaît pas la loi, s'il l'enfreint en faisant des promesses à l'enfant, « plus tard je t'épouserai, tu n'es pas ma fille, alors tout est permis », l'enfant délaissée

devenue adulte ne connaîtrait aucun lieu. Elle serait condamnée à l'errance éternelle.

Cependant Nathalie connaît quelque apaisement dans les voyages. Elle part en Inde où son père par le sang, aurait, aux dires de sa mère, séjourné. Dans quelle quête se lance-t-elle ? Elle revient de ces pérégrinations pour un temps heureuse et soulagée d'avoir fait des rencontres sans lendemain avec des gens qui, comme elle, se trouvent soulagés du poids de leur existence en se gorgeant de superbes paysages et de l'étalage de toutes les misères humaines.

Quelle a été ma stupéfaction de l'entendre déclarer son projet d'aller aux Philippines dans la ville la plus réputée auprès des pédophiles pour le commerce sexuel des jeunes enfants. L'employé de l'agence de voyage lui a fait remarquer qu'elle était bien jeune qu'elle ne paraissait pas son âge pour débarquer seule dans une ville pareille. Ça n'a pas ébranlé sa décision. De fait, elle a réalisé ce voyage en évitant tout de même les quartiers chauds et n'a fait que des rencontres tout à fait normales et un séjour touristique sans histoire. Que voulait-elle se prouver à elle-même, que voulait-elle braver ? quel était ce lieu que n'habitait nul père ? Est-ce le travail psychanalytique qui lui a permis d'affronter volontairement cette situation angoissante ? A-t-elle pu en faire un lieu troué par le symbolique puisqu'elle y fit la rencontre d'un jeune homme appartenant à la religion bouddhique qui lui fit connaître toute sa famille et chez qui elle put discuter sans angoisse ?

Il n'est pas possible de terminer l'exposé de ce cas comme un happy end, comme si je vous avais fait assister à la dissolution pure et simple des symptômes. Nathalie a gardé toute sa fragilité, elle n'a pas encore rencontré l'homme avec qui elle voudrait avoir des enfants., mais elle peut se lier d'amitié, faire des projets, vivre la rencontre avec les autres avec moins d'angoisse. Elle a repris des études tout en continuant à travailler. Elle dit la nécessité qu'elle éprouve à écrire. Si elle a repris des études, c'est pour pouvoir écrire. Quoi ?...Elle ne sait pas, pas des romans. Écrire lui permet de se séparer de sa mère, de se sentir plus autonome, de ne plus dépendre de ses prédictions, d'assumer quelque chose de son destin...